

Dos Passos rendit l'incroyable entrelacs de destins qui se tramait à New York.

semblaient en appeler parfois à une forme de psychanalyse sauvage, comme Paul Morand s'y essaya avec *New York* (1930), bientôt suivi par *Londres* (1933) et *Bucarest* (1934). Ce choc radicalisa en même temps l'intuition des poètes qui avaient su à l'inverse, dès avant le conflit, pressentir la petite foule qui grouille en chacun de nous. Il encouragea Pessoa à se mettre au service des poètes hétéronymes qui allaient se disputer sa plume, vingt-cinq ans durant, chacun ayant son style, sa *Weltanschauung* et son esthétique, à l'image des chapelles avant-gardistes qui proliféraient à Lisbonne, à Paris, à Saint-Petersbourg – et jusqu'en Amérique latine. Il donna aussi à Pirandello le ressort mental d'*Un, personne et cent mille* (1926), un roman dans lequel l'antihéros cesse de se voir comme un être unique, comme l'ordre social nous y oblige, et décide de tirer parti des cent mille personnes que la fréquentation des autres fait naître et mourir en lui, au gré des rencontres.

Même un écrivain aussi peu avant-gardiste que Proust fut affecté par ce choc du massif et de l'intime. Non seulement la guerre donna à *La Recherche* une profondeur temporelle imprévue, en retardant toute publication pendant quatre ans, mais elle accéléra les prodigieuses mutations que subissent ses personnages et le milieu tentaculaire qui les unit. Le Charlus du *Temps retrouvé*, qui râle sous les coups de fouet dans la maison Jupien, n'a strictement plus rien

à voir avec l'apparent *Womanizer* de ses débuts, tout comme la société dont il était le héraut se retrouve ruinée ou ridiculisée. Il a si radicalement évolué que seul son nom semble tenir encore ensemble les innombrables Charlus qui se sont succédé en lui. Albertine grouille aussi de personnages contradictoires que le narrateur s'épuise à faire coïncider, dans sa folie possessive.

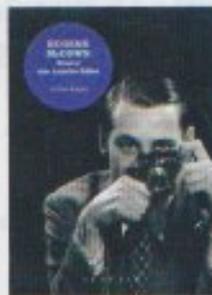
LE MOI PROFOND

Les frontières de l'individu, qui n'avaient cessé de se préciser depuis la Renaissance, se relâchèrent ainsi durant les Années folles. Révélé par les prophètes de l'inconscient, notre chaos psychique suscita l'émergence littéraire du *stream of consciousness*, cette technique visant à rendre l'anarchie des rêves et des fantasmes qui travaillent notre moi profond. Répudiant la notion de caractère, le roman pilote des années 1920-1930 (*Ulysse* de James Joyce, *Les Vagues* de Virginia Woolf) tendra à rendre le magma psychique de personnages perdant tout contour, semblables à ces halls de gare où se croisent foules en attente et trains en partance, comme le

Viennois Ernst Mach l'avait pressenti dans *L'Analyse des sensations* (1886). Ce désir de réinsérer l'individuel dans le collectif n'a pas touché que l'Europe occidentale ou les États-Unis. Il est aussi sensible dans le *Petersbourg* d'Andrei Biély (1922), dont le vrai héros n'est pas Nikolaï Ableoukov, cet étudiant tenté par le terrorisme, mais la ville de Saint-Petersbourg, ainsi qu'Alexandrie le sera dans le *Quatuor* de Lawrence Durrell. Tout comme les bas-fonds de la capitale allemande était au cœur du *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin (1926), ce roman choral en neuf livres nourri de coupures de journaux, de chansons, de discours politiques...

On pourrait éprouver de la nostalgie pour l'ambition qui présida à ces grandes machines, au regard de l'extrême individualisme de la création contemporaine. Mais l'histoire n'a pas dit son dernier mot. Avec la démondialisation, le réveil des appétits impériaux et les guerres qui menacent, elle pourrait nous contraindre à recollectiviser nos aventures individuelles. Nos années 2020 risquent d'être bien moins joyeuses que les leurs, néanmoins. ■

LA TOUCHE McCOWN



C'est par la magie d'un piano que la vie d'Eugene McCown se fondit avec l'époque. Le jeune peintre américain arrivé dans le « quartier » (Montparnasse) quelques mois plus tôt devient le pianiste d'un nouveau cabaret, pas encore mythique : Le Bœuf sur le Toit. Le garçon à la beauté féline y rencontre le « tout-Paris » : Coco Chanel, Morand, Tzara, Éluard, Aragon, Breton, Soupault, ou encore Picabia et Satie. La jeunesse y règne, mais Gide et Proust, déjà âgés, y dînent. Le jeune homme devient la coqueluche « de riches Américains, des aristocrates français, des romancières lesbiennes venues de Roumanie, des princes espagnols, des pédérastes à la mode [...] », selon son ami Virgil Thomson. À travers la

vie de McCown, Jérôme Kagan raconte les années 1920 dans le sud de la France (avec « le vernissage de Juan-les-Pins en 1925 » évoqué par Maurice Sachs), à Venise, mais surtout à Paris. Au Dôme ou au Select, on se murmure les amours contrariés de Cocteau et Radiguet, on se raconte les soirées d'opium et de coco. L'amitié de McCown avec la très libre Nancy Cunard, tout comme ses relations avec René Crevel et Emmanuel Faÿ sont des fils directeurs de sa vie et du livre. Le « démon des Années folles » est longtemps resté une figure mineure de cette période, cantonnée dans un rôle de mondain au charme ravageur. Il en fut pourtant un acteur important auquel Gertrude Stein consacra un de ses portraits littéraires. Le peintre et écrivain connu des fortunes diverses dans son art racontées avec tendresse par Jérôme Kagan dans ce premier livre.

Aurélie Marclieau

Eugene McCown, démon des Années folles, Jérôme Kagan, ed. Seguer, 472 p., 22 €.